

Conversation avec Françoise

Éliane de Latour

Nous nous sommes tant aimés. Par ce beau film, Ettore Scola signe un récit (1974) sur la vie qui passe et le retour impossible à ce qu'on était, sauf quand, malgré le ravage des âges, on arrive à garder en soi un état d'enfance prompt à la spontanéité devant le monde. La profondeur du temps restaure alors un continuum au-dessus des aléas et des séparations.

Françoise Héritier marqua un paysage de ma jeunesse, et mes débuts de carrière d'ethnologue. Présente à ma soutenance de thèse, elle est aussi venue fêter mon entrée au CNRS. Plus que des travaux en commun, nous partagions une sphère professionnelle et amicale. Et puis, sans que je puisse dire pour-quoi, nos chemins ne se croisèrent plus.

Je retrouvai Françoise en 2013 avec mon travail sur les jeunes Go de ghetto¹ d'Abidjan pour lui demander un marrainage. « Nous nous sommes – à nouveau – tant aimées » et plus quittées.

Lui rendre hommage pour moi, c'est retrouver le fil de ce qui nous a unies, croiser mon féminisme issu du protestantisme à son féminisme de combat, enfin, confronter sa théorie de la domination masculine à mes enquêtes de terrain.

I –

Un été cévenol des années 1970, Françoise loue avec des amis un appartement dans la maison de mes parents en vacances. Mon père me dit organiser un pot sur la grande terrasse : « Je suis sûr que ces locataires vont beaucoup t'intéresser. » À l'époque, j'étais à Science Po et en sociologie à la Sorbonne « chez » Balandier. À l'ombre des platanes inondée du crissement des cigales, elle est assise aux côtés des siens une citronnade à la main. Posée, déterminée, belle. Tous m'attirent par leur métier, l'ethnologie ; cependant j'ai des yeux de Chimène pour l'un d'entre eux, Marc Henri Piault. Un an plus tard, il m'embarquait dans une traversée du Sahara pour faire du terrain au Niger. Emballant ! Par la suite, je repris ce chemin sans lui.

Mes premières missions furent financées par le laboratoire de Lévi-Strauss à qui je fis une visite protocolaire avant de partir, habitée par une exaltation pleine de gratitude face à l'homme au visage d'aigle. J'étais enivrée à l'idée d'abandonner un monde ouaté et protecteur pour vivre avec des inconnus et, avant tout, les comprendre en bravant des difficultés de tout genre. Plus tard, seule dans des villages en pisé brouillés par un harmattan continu, je me suis souvent ennuyée. À l'époque, il fallait partir loin « en brousse » – expression coloniale – pour mériter pleinement le « diplôme d'ethnologue sans peur et sans reproche ! » Je rapportais de ces enquêtes les connaissances qui me permirent de rédiger une thèse, écrire quelques articles, participer à des séminaires.

Histoire et modèle

Cette activité professionnelle me ramena vers Françoise ; et son mariage avec Marc Augé nous lia plus encore.

Au début des années 1960, il avait été enrôlé avec d'autres compagnons normaliens – Emmanuel Terray, Pierre Bonnafé, Jean Bazin – par Georges Balandier qui cherchait des jeunes loups pour partir dans une Afrique alors en pleine décolonisation. L'histoire des grands bouleversements qu'il avait étudiée dans les régions du Congo (Balandier, 1955) et les stratégies individuelles occupaient le cœur de son dispo-

sitif théorique, les « dynamiques sociales », auquel plus tard je serai formée. Françoise, elle, était issue de l'école opposée, le structuralisme fondé par Lévi-Strauss qui cherchait des lois formelles immuables qui s'imposent aux acteurs et échappent à leur conscience.

Marc et Françoise étaient à la tête de deux des plus importantes institutions de la discipline. Françoise, après le départ de Lévi-Strauss, prit la tête du LAS et devint professeur au Collège de France en 1982 ; Marc fut élu à la présidence de l'EHESS en 1985. Ils dirigeaient chacun des séminaires très courus. D'année en année, je suivais ceux de Marc, de hauts et joyeux lieux de débats. Le rituel final du bistrot comptait autant que les deux heures passées à écouter l'intervenant. Le modèle de l'ethnologue « collé » toute sa vie à son « ethnie » me terrifiait. Heureusement, Marc dans les années 1980-1990, développa une réflexion sur les mondes contemporains à travers les notions de médias, de mobilité, de temps, d'espace... (Augé, 1985, 1986, 1992, 1994, 1997), stimulant les jeunes générations pour qu'elles abordent les quartiers, « raves », prétoires, psychiatrie, police... Ainsi libérés du complexe de capitulards face aux aventures lointaines, les ethnologues étaient incités à renouveler paradigmes et objets d'enquêtes. Cette légitimité accordée aux terrains multi-situés fondés sur une problématique, m'enchantait. Banal, aujourd'hui. Dès 1989, je me penchais sur la réclusion sociale que je commençais à analyser en France pour aller ensuite en Inde et en Côte d'Ivoire. Je me demandais comment, à l'intérieur de contraintes extrêmes, émergent des « sujets moraux » qui agissent sur leur propre destin avec, ou contre, la société qui exclut ?

Françoise prolongea les *Structures élémentaires de la parenté* (Lévi-Strauss, 1949) à partir du cas des Samo au Burkina qu'elle compara à d'autres systèmes ouvrant ainsi une brèche par la découverte formelle de l'asymétrie d'un masculin majoré et d'un féminin minoré. Sur tous les diagrammes statistiques des terminologies de parenté, la chercheuse trouva une ligne oblique à partir de l'oncle maternel plus important que la tante paternelle. Ainsi naissait sa théorie universelle de la « valence différentielle des sexes » qu'elle faisait remonter au début des hominidés. Nos lointains ancêtres préhistoriques, il y a 800 000 ans, observaient que les femmes mettaient au monde des filles, ce qu'ils trouvaient « normal », mais aussi des hommes, « ce qui les a stupéfiés ». Ils en conclurent que pour la reproduction de leur propre sexe, le principe vital dont ils étaient seuls détenteurs, devait être inséminé dans une femme « en tant que réceptacle dévalorisé », puisque dans l'incapacité de « produire la vie », au mieux pouvait-elle « la conserver ». Il était alors nécessaire de s'approprier ce vivier de « réceptacles » passifs pour que, d'une part, « les mâles ne courent pas le risque de voir les fruits convoités leur échapper au profit d'autrui » (FH, 2003, p. 18) et que, d'autre part, les femmes puissent être échangées avec d'autres groupes. « Durant l'évolution des Sapiens, les femmes ont été universellement subalternisées » par une « hiérarchie méprisante » qui les affecte, dans la sphère domestique, « à des tâches répétitives d'entretien, devoir d'obéissance au mâle, ignorance, mise à l'écart des zones du savoir et du pouvoir, négation du statut de la personne apte à décider de son sort ou à œuvrer pour le bien commun, toutes mesures qui entraînent le dénigrement. » (FH, 2003, p. 23). La procréation est « le noyau dur de l'oppression des femmes » de la « dévalorisation du féminin sur tous les fronts sociaux, au cœur des systèmes de pensée de toutes les sociétés » (FH, 2003, p. 23).

À partir de là, « anthropologue de la cité », Françoise commence à ferrailer contre « l'obscurantisme » qui explique l'inégalité des sexes par « une nature masculine et une nature féminine qui permettraient de définir des oppositions binaires hiérarchisant les sexes. » (FH, 2003). Ce faisant, elle offre des outils de pensée à un féminisme international, le sortant de la condescendance et des préjugés accablants, dont il faisait l'objet.

Ambiancement, crustacés, verticalité

L'« africanisme » prédominait dans la discipline et se remarquait à ses fêtes auxquelles Marc et Françoise participaient. À l'image des pays qui les accueillait, pensait-on, les « africanistes » étaient prompts à *ambiancer* et à danser sur des airs de zouglou, reggae, rumba congolaise, tandis que les américanistes semblaient moins portés sur le swing. Travailler avec des Indiens en disparition, c'est triste, se disait-on ! Au milieu de ce foisonnement, débats et joie de vivre, je restais proche affectivement de Françoise mais n'adhérais à cette époque ni au structuralisme, ni à son féminisme très entier.

Associée, pour quelque temps, au courant marxiste de l'anthropologie porté par Claude Meillassoux, j'avais pourtant des bases pour ne pas frissonner devant le déterminisme le plus bétonné de la dernière instance. Mais on ne filme pas des structures sauf dans le Film ethnographique (années 1950/

années 1980) où l'image est asservie au discours savant. En 1983 sortait mon premier film. Le cinéma m'amenait à regarder non pas « autrement les choses » mais « autre chose ». Gestes artistiques, et gestes scientifiques s'entremêlaient. Je gardais sous-jacent un fil d'Ariane « balandériste ». Je voyais bien que les acteurs dépassaient le costume dans lequel on aurait pu les enfermer *a priori* !

Fluctuations des pensées, inspirations diverses, moments de grâce d'une marée descendante où, deux pieds dans un sable mou, avec Marc et Emmanuel² nous cherchions des petits crustacés. Au retour, à Bodélio nous retrouvions une Françoise endiablée, un éventail de cartes en main, s'adressant mutine à Marc en l'appelant « monsieur ». Un soir au JT, on voit le président Samuel Doe tranché en morceaux ; les journalistes s'arrêtèrent cependant à l'image du nez en moins. Marc éteint la télévision et ironise : « On entend déjà les imbéciles dire : mais tout ça c'est culturel ! » Roulette la chatte glisse entre nos rires.

Ce début des années 1990 restait encore marqué par une épistémologie aux grandes catégories déterministes loin de la « neutralité axiomatique » prônée par Weber, on les trouvait dans les travaux de Bourdieu, Althusser, Foucault (du début), *Les Annales*... Malgré la scène cinématographique qui m'offrait l'hybridation de la vie sociale dans la collecte même des matériaux, il m'était pourtant impossible de penser la discrimination des femmes sans la verticalité de la « reproduction sociale » bourdieusienne : une miséreuse me paraissait plus proche d'un homme de même condition que d'une grande bourgeoise.

Après le passage de l'ouragan 68, j'avais l'impression que les places étaient à prendre ! Avec de la chance et du culot, une femme pourvue de « capital symbolique » n'avait qu'à tendre le bras pour devenir : la première femme qui... mène une enquête de police, construit un immeuble, conduit un avion long-courrier, entre à Polytechnique, etc. C'était valorisé par les autres et valorisant pour soi. À l'instar des grands modèles protestants qui bercèrent mon enfance : les premières femmes à prendre la tête de domaines familiaux.

Féminisme d'expérience

Mon paysage de petite fille fut peuplé de reines célestes d'un temps révolu, dignes, cultivées, autoritaires, originales. Après les hécatombes masculines sur les champs de bataille de la Première et de la Seconde Guerre, des figures féminines prirent les places dévolues aux hommes sans rien demander, et surtout en évitant la litanie victimaire de la veuve de guerre sans le sou.

Privées de leurs maris défunts, ma grand-mère paternelle et sa sœur aînée quittèrent définitivement Paris pour venir habiter une propriété familiale dans les Cévennes sans le moindre chauffage en dehors de feux de cheminée et de lits bassinés. Leurs repas frustes étaient servis, face à face, dans la grande salle à manger sombre et glacée. Elles avaient un goût prononcé pour les livres qui venait de leur éducation protestante : de génération en génération, les filles apprenaient les humanités, la musique et le dessin. Anglo-et-germanophiles pour la littérature, elles aimaient aussi Mozart, les jardins, les meubles de marqueterie, la peinture comme grand art mais ne comprenaient pas Picasso ; ma grand-mère parlait l'occitan avec les fermiers : une madame Verdurin n'aurait pas eu sa place ici. Elles haïssaient les parvenus, la facilité, le désordre, la télévision, « d'un vulgaire ! » En somme : une aristocratie pauvre et sur le déclin qui avait évacué des conversations les sujets autour de l'argent, de la maladie, de l'apitoiement et qui éduquait ses enfants dans les valeurs de l'église réformée : liberté critique limitée à la responsabilité de ses propres actes sans aucun recours, devoirs accomplis ici et maintenant par sa seule volonté face à un Dieu en « ligne directe ». Égalité entre frères humains : tous ont le droit de servir le culte, même les femmes !

Durant les périodes estivales, avec mes parents, nous rendions visite aux vieilles dames réparties sur les terroirs parpaillots de l'Hexagone, des cousines de ma grand-mère. La plus cassante, Tatoune, sa sœur aînée, exerçait son esprit acerbe sur le dos des autres en tirant à petites bouffées courtes sur sa Gauloise de midi dont elle mouillait le papier au point de l'éclater : la cigarette était un signe d'émancipation des femmes. Les hommes – fils, gendres, cousins, amis – emplis de leurs hautes fonctions étaient de fait placés dans une position de cadets perpétuels. Je me disais que si des dames âgées s'imposaient avec autant d'aplomb à des mâles en pleine force de l'âge, c'est qu'en grandissant nous devenions puissantes. Mais je voyais bien qu'ailleurs ce n'était pas comme ça.

Avec cette éducation protestante qui transmet son histoire de minorité persécutée – même deux cents ans ans après – j'avais le sentiment d'être à part : je vouvoyais mes parents et tutoyais Dieu, m'inclinai par

une révérence devant les personnes âgées, lorsque mon frère leur faisait des baisemains. Nous portions un nom à rallonge, les hommes tendaient un bras aux dames pour passer du salon à la salle à manger, les filles devaient porter une jupe pour venir à table le soir où jamais ne manquaient rince-doigts et porte-couteaux. Il ne fallait pas mettre « la bouche à la cuillère mais la cuillère à la bouche », ni les coudes sur la table, pas dire « messieurs-dames », « au plaisir » ou utiliser une grammaire dévoyée « j'ai été »... pire encore « au docteur » ; et la petite « lettre de château » nous était imposée à l'adresse de chaque maîtresse de maison qui nous avait reçus.

Les femmes étaient certes respectées dans un milieu protecteur par la force de ses convenances et de ses valeurs, mais dès qu'il s'agissait de montrer leur féminité, il en allait tout autrement. Comme je l'appris à mes dépens. Au début de mon adolescence, j'aimais jouer avec du rouge à lèvres et des robes modes. Je me souviens un jour avoir été tancée par ma grand-mère au petit-déjeuner dans sa chambre où, comme Tatoune, elle recevait les membres de la famille – un à un – après qu'ils eurent pris rendez-vous la veille, à la fin du dîner. Là, c'était elle qui m'avait convoquée. Elle avait appris par une de mes cousines que je mettais du bleu sur les paupières, le rouge de la honte est monté au front ! Pourtant, je n'avais aucune envie de disparaître dans une neutralité vestimentaire ou avoir une coiffure de duègne tirée derrière les oreilles ; bref, je ne voulais pas que ma parure ne soit qu'intérieure ! Je fis le deuil du mascara mais me coupai une frange. Ma mère était hors d'elle. En essayant de rabattre mes cheveux emmêlés, elle enfonça les dents du peigne dans ma tête au point d'y creuser trois petits trous de sang et me laissa seule à mes pleurs. Le front dégagé et pas de maquillage ma fille ! Sinon j'avais l'air d'une « gourgandine » ou d'une « fille de concierge ». J'intériorisai les insultes que j'apprendrais plus tard être des assignations de genre et de classe, mais qui sur le moment me faisaient mal, tout simplement. Même du « bon côté » de la frontière sociale, je me sentais enfermée dans un carcan que j'allai fortement rejeter plus tard, grâce à une infusion progressive de féminisme.

La « putain » et la fin du dualisme

Les textes de Françoise sur la réprobation sociale à l'égard des femmes qui prennent des libertés avec l'expression d'elles-mêmes, me parvinrent tard. Hélas. Ils auraient mis des mots-pansements sur les blessures causées par mon farouche désir d'indépendance. Elle montre que le stigmate de « putain » va bien au-delà de l'acte sexuel tarifé ; il vise l'« émancipation féminine de la tutelle mâle » [FH, 2002, p. 302] et participe du « dénigrement sexiste » ; j'ajouterai du « dénigrement homo-sexiste » parce qu'aussi utilisé par les femmes quand elles sont prêtes à brandir la morale contre une rivale ou contre une « bombe » ! À mon époque comme à celle d'aujourd'hui, l'invective était vite lancée. Jadis, il suffisait d'un décolleté, de talons aiguilles sous un pantalon, et aussi de fumer ou manger dans la rue, une pratique masculine qui n'ébranlait personne... Cela perdure sous d'autres formes. Aujourd'hui, une jeune fille est accusée de « chercher les ennuis » si elle porte une jupe courte.

J'étais bien obligée de comprendre que l'instruction et le pouvoir conférés aux femmes dans le protestantisme pouvaient se doubler de la mise sous tutelle de leur corps. C'est par là que les monothéismes infériorisèrent la « chair de la chair » de l'homme, Ève, la vile tentatrice qui joua de sa pomme et de ses formes voluptueuses pour provoquer la chute d'Adam hors du paradis. À jamais le sexe des femmes fut nimbé du péché originel. On peut ajouter à cet obscurantisme misogynne bien d'autres religions.

Malgré ces injustices évidentes, je voyais encore le féminisme avec quelque dédain : je ne voulais pas me laisser enfermer par des « problèmes de bonnes femmes » ! Après le bac, jamais je n'aurais choisi psycho ou anglais tant je trouvais que « cela faisait fille »... de bonne famille de surcroît ; ou plus tard, ne me serais occupée de maternité au Niger. Je pensais qu'en allant sur les terrains des hommes, les plus casse-cou, j'arriverais à dissoudre à la fois l'opposition masculin/féminin et mes contradictions personnelles. Mon idée de conquête passait par des valeurs de liberté et de bravoure chevaleresque un peu fossilisées. Il nous incombait, me disais-je, à chacune de faire un usage personnel du féminisme et les plus fortes, parmi lesquelles je me comptais (évidemment !) avaient ensuite le devoir d'aider les plus faibles autour d'elles. Valeurs sous-jacentes du protestantisme peut-être ? J'allais plus tard quitter cet individualisme et rejoindre une posture plus philosophique sur la nécessité absolue d'être féministe.



Pour affronter le monde qui se dessinait devant moi, l'ethnologie, m'allait comme un gant. J'adorais l'inconnu et l'incertain creusés par des questions qui menaient dans les chemins peu empruntés. Le cinéma, de plus en plus congru à mes recherches, finit par m'éloigner radicalement de toute forme de qualifications préconçues, notamment des dualismes asséchants et verticaux : dominants/dominés, tradition/modernité, centre/périphérie, masculin/féminin, et même, documentaire/fiction, science/art, etc. De fausses voies qui obstruent le réel infiniment plus complexe et mouvant et qu'il faut regarder et décrire avant de l'enfermer.

Avec la grande anthropologue féministe, le temps céda la place au temps. Événements, réseaux, lieux, nous mirent de moins en moins en contact. Je ne la vis plus après sa retraite du Collège. Mais une « voix intérieure brûlante » (FH, 2012) fut capable un jour de faire ressurgir le présent du passé.

II –

2013 s'ouvrit sur une évidence. Françoise devait être la marraine de ma deuxième exposition. Mon travail entamé sur les Go de nuit d'Abidjan m'amenait à comprendre la violence machiste sous un autre jour, je renouais avec ses écrits pour travailler la question : honneur d'hommes, corps de femmes.

Elle inaugura le vernissage de mots chaleureux, et participa à la rencontre : « Femmes victimes de violences » avec Véronique Nahoum-Grappe et Catherine Deschamps, qui précéda un autre débat : « Femmes auteures de violences » avec Coline Cardi et Fanny Bugnon.

Quels héritages ?

Après une longue absence, ce fut comme si le livre était resté ouvert à la page où nous l'avions laissé. Souvenirs, confidences, partage de petits verres et de repas. Dialogues aussi sur son féminisme qui m'était resté étranger dans la formulation d'un modèle unique appliqué à une humanité depuis « 800 000 ans ». « Il a la vie dure, disait-elle, car il fonctionne par préterition, y compris lorsqu'on le dénie à notre insu. » [FH, 2003, p. 80]. La dysmorphie a été construite, poursuivait Françoise, « les premiers hominidés doués de langage s'accaparèrent la viande et les protéines, laissant aux femmes bouillies et féculents, à l'origine d'amas graisseux. Ainsi la taille des hommes fut plus élevée que celles des femmes. [...] Une différence qui passe pour naturelle alors qu'elle est culturellement acquise. » (FH, *Le Monde*, 2017). C'est probablement là que se niche une difficulté dans les travaux de Françoise qui nie toute origine biologique à ces différences sexuées, sauf, comme on va le voir, pour le principe d'antériorité.

Sophie Archambault de Beaune, préhistorienne, avait une grande estime pour la professeure au Collège de France ; c'était réciproque sans qu'elles n'aient eu l'occasion d'entamer un débat qui eût été passionnant. Sophie ne partageait pas les vues de Françoise sur le dysmorphisme sexuel. Les « bouillies et les féculents » datent du Néolithique, 10 000 ans. Les hommes d'il y a 800 000 ans n'étaient pas encore des *Homo Sapiens* et ne connaissaient ni l'agriculture, ni le feu. En outre, ce dysmorphisme sexuel est bien plus ancien que l'émergence des premiers *homininés* et il est partagé par tous les primates dotés de hiérarchies fondées sur les mâles dominants, voire par presque tous les mammifères, dénués de toute activité symbolique à l'égard de la fécondité des femelles. Le lion est plus imposant que la lionne qui pourtant chasse plus que lui. Pour cette chercheuse, la complémentarité – que Françoise récusait – a plutôt au contraire favorisé l'adaptation à l'environnement des *Homos*. Si les hommes sont effectivement plus forts que les femmes, les femmes sont plus résistantes à la douleur et plus endurantes. Sans doute, les inégalités socialement construites résident dans ces différences : la force physique a été valorisée au détriment d'autres caractères, pourtant tout aussi importants pour la survie du groupe. Reste à savoir comment ? (de Beaune, 2018).

De mon côté, je demandais à Françoise comment la perpétuation d'un sens social à l'identique aurait été possible dans des contextes aussi variables ? Ne serait-ce que les modalités mêmes de l'assujettissement des femmes ? Françoise répondait « aînés/cadets » : « Chacun a été enfanté, une femme l'a accouché. Il n'y a pas d'enfant au monde qui n'ait pas connu cette dépendance totale nourricière, affective, autoritaire de la mère et du père, jusqu'à ce qu'il soit autonome. C'est ce qui reste de biologique dans ma théorie. Il faut élargir la question du biologique à la succession des générations. L'enfant est soumis à l'autorité de ses parents et cette antériorité vaut supériorité dans son esprit. De l'autorité du père sur les enfants, on est passé à l'autorité du mari sur la femme, et des hommes sur les femmes. C'est la valence différentielle de sexes. Cette hiérarchie nous est congrue. On naît avec. Nous sommes les mêmes que nos ancêtres préhistoriques. » (FH, Notes personnelles, 2013).

Pouvoir exorbitant et *shap shap*

Cette « part biologique » de la théorie de la différence des sexes rend parfaitement compte du cadre légitimant l'enfermement des jeunes filles pubères dans des sociétés où le patriarcat reste dominant. L'« antériorité » qui « vaut supériorité » fonde les principes hiérarchiques dans de nombreuses sociétés africaines avec le passage de « l'autorité du père sur l'enfant » à celle du « mari sur la femme ». Les Go de ghetto largement musulmanes, qui, avec des passes à 1,50€, occupent le dernier niveau du marché de la prostitution, brisent l'ordre familial par leurs activités, associées pour elles à de petites conquêtes d'autonomie. Elles entachent la possible revendication d'une filiation irréprochable par la « pureté sexuelle » des femmes dont l'honneur des hommes et celui du clan dépendent³. Ce « Grand récit » de l'ordre ancien porte la valeur symbolique du sang au plus haut, il répond par une norme assujettissante au « pouvoir exorbitant des femmes », dont parle Françoise. Formule qui m'a immédiatement parlé, moins quand elle l'explique par la capacité des femmes à mettre au monde le différent, que lorsqu'elle souligne « la distinction entre vierge pour le mariage et la maternité, et filles faciles ou prostituées pour le plaisir » qui est « au cœur des modalités d'appropriation des femmes par les hommes. » (FH, 2002, p. 33). Le « pouvoir exorbitant » niché dans le secret que seule une mère détient, celui de savoir de qui est l'enfant qu'elle porte, entraîne *ipso facto* une mise sous tutelle très sévère des reproductrices de la lignée. Au Maroc, où j'ai aussi travaillé sur le même sujet, la violence du contrôle peut devenir torture. Les insoumises basculent alors dans la zone grise de l'infamie.

Comparées aux « bonnes pauvres », les Go de ghetto sont de « mauvaises pauvres ». Les premières sont des méritantes qui n'ont pas eu de chance ; les secondes sont responsables de leur sort. Leur « nature » les ramènerait irrémédiablement au mensonge, au vol, à l'imprévisibilité, à la brutalité, à la facilité. Si certaines de ces caractéristiques ne sont pas absentes de leur comportement, ces préjugés nient toute analyse des mobiles, des circonstances, et des contextes. Cette vision essentialiste de la nature humaine, immuable, transmissible, définie par une identité *a priori* qui, au Maroc comme en Côte d'Ivoire, rend la preuve inutile.

Françoise perçoit ce glissement de responsabilité sur les filles hors du contrôle familial. « Les femmes

appropriées et tenues sévèrement en lisière » sont « responsables de se retrouver dans une situation dont leur “nature” fautive est seule cause et dont le déshonneur rejait sur leur famille. La responsabilité mâle est oblitérée. » (FH, 2003, p. 37). Les jeunes musulmanes sur la voie publique portent en elles l'infamie dont elles sont l'objet. Le rejet est général même dans les milieux de la nuit et de la prostitution parce qu'avec leurs tarifs très bas, elles *ramassent la poisse* des portefaix de la cité en répondant à leurs envies pressantes – masculines et naturelles – selon la doxa. Désargentés, de ce fait plongés dans une misère sexuelle, ces jeunes garçons doivent trouver un exutoire quand ils sont *coagulés*, quand le besoin devient impérieux. Les filles épongent ces cumulus de testostérone au sein de l'économie du *moûgou shap shap*, baiser vite vite, organisée par des échafaudages sauvages dans la rue sur le modèle de la « vespasienne » : temps court, espace facile d'accès, bon marché. Chaque *fiston* y va de son invention et reçoit une pièce en gardien d'un recoin barré de trois planches, de tables de marché formées en U, d'une cabine de bois édifée pour un *debout-cueillie*, fille debout au mur et garçon dans son dos... Dans ce cas, la fille est à un 1 euro.

« Il faut anéantir l'idée d'un désir masculin irrésistible » clame Françoise (FH, 2017, *Le Monde*). Elle montre que les femmes pâtissent de la « licéité de la pulsion masculine » ; cela s'applique aux filles du *shap shap*, associées à l'indignité qui émanerait d'elles et non du regard ou de l'usage que les autres portent et font de leur corps triplement souillé : réceptacle du sperme des miséreux, intimité sans pudeur, sexe bradé. On se souvient que pour Françoise, cette injustice provient du dédoublement des modes d'appropriation masculins. La virginité, vue plus haut, et la prostitution dont elle dit : « Tout corps de femme non possédé par un homme, ni sœur, ni fille, est une proie potentielle pour la traque sexuelle des autres hommes. » (FH, 1996, p. 34). On pourrait nuancer avec les femmes qui, en Côte d'Ivoire, louent les services de jeunes Go pour des relations saphiques ; ou les *Tanties* qui rétribuent les services de jeunes garçons, les *petits pompiers* qui montent au feu des désirs sexuels. Un phénomène loin d'être anecdotique, qui fait sourire mais ne choque pas, comparé au système machiste dressé devant les prosrites de ghetto qui se prostituent à découvert, *sans respect d'elles-mêmes*.

Les notions de « licéité des pulsions masculines » et « d'oblitération de la responsabilité mâle » permettent de porter vers l'universel des pratiques qui pourraient apparaître spécifiques ou sauvages.

Les deux hontes

Les Go font partie « d'une société parfaitement inégalitaire où la mainmise sur les corps et les destins des femmes a été assurée, au fil du temps, par des privations d'accès au savoir et au pouvoir et par une vision hiérarchique méprisante. » (FH, *Le Monde*, 2017). Elles sont convaincues de provoquer de graves préjudices à leurs familles qui voient en elles la cause de tous les malheurs survenus : accidents, maladies, perte de travail, décès. Elles redoutent une male mort : *Mourir comme un chien dans la rue*, sans les gestes funéraires accomplis par la famille. Ce vide propitiatoire rend la damnation certaine, les feux de l'enfer attendent. Des vidéos sur le marché mettent en scène des « femmes de mauvaise vie » attrapées par le *souffle divin*, autrement dit par l'*After effect*⁴ : elles se tordent au milieu de flammes dans un fracas cataclysmique. Les jeunes filles du ghetto ont peur de la dés-appartenance au monde des autres qui va de pair avec celle du monde de Dieu, tous deux fondés sur le passage des générations auquel il faut contribuer en donnant à ses aînés et en leur obéissant. Cela s'appelle la *dette de vie*, une expression lourde de sens. Dans une société où les codes d'honneur et les croyances en la sorcellerie – du haut en bas de l'échelle sociale – restent encore très présents, affronter le jugement familial renvoie l'émancipation au mal. Une femme qui se prostitue « brûlera » dans une souffrance plus grande qu'une femme qui, au moins, aura mis un enfant au monde. On retrouve ici l'impact des monothéismes sur le corps féminin. « Si tu es femme là, que tu vieillis et que tu n'as pas enfant, tu es inutile. L'enfant peut essayer toutes tes souffrances ». (Sali, 19 ans).

Quelles que soient les conséquences néfastes des grossesses précoces, la mise au monde d'une géniture est perçue comme un bienfait divin, comme un rapprochement avec le paradis et avec une « normalité » convenue de la « féminité ». Les filles du ghetto veulent un bébé de leur *gars* qu'elles appellent *mon mari* et lui, *ma ou mes femmes* (Latour, 2001 b). Une maternité offre trois années de reconnaissance pleine et entière à la mère : neuf mois de gestation et deux années d'allaitement. Même si des *gars* se défont de leur responsabilité, en moyenne, ils acceptent leur paternité assez facilement. Ils savent qu'au ghetto

aucune trace ne restera dans la mémoire des hommes que tout *grand guerrier* doit laisser derrière lui (Latour, 2001 a). Un enfant est à l'évidence une trace de soi. Selon les rapports de force dans le couple, il sera gardé par les grands-parents paternels ou maternels, mais là aussi l'enfant sera pris en charge par les femmes. Si « l'ensemenceur » ou la famille ne veut pas reconnaître cette progéniture, la jeune mère vivra un calvaire qu'elle décide d'un avortement ou d'un infanticide.

Différente de la honte de l'ordre ancien lié au déshonneur qui, espèrent-elles, changera avec le monde, la honte de l'analphabétisme leur paraît indépasseable, une faille dans la posture moderne à laquelle elles aspirent. Les « discriminations éducatives » sont aux yeux de Françoise les plus criantes : « Deux tiers des 875 millions d'illettrés sont des femmes⁵. » La vulnérabilité de ces filles, provoquée par une mise au ban radicale, les oblige à inventer des formes d'« agency » hors des soutiens que la société peut offrir, scolarité, prise en charge médicale, protection judiciaire, etc.

« Les ségrégations sexistes envahissent tous les domaines de la vie sociale », au point, ajoute Françoise, que le sentiment d'illégitimité reste largement dans le camp des femmes. Dans le cadre d'une expérience « humanitaire » menée avec quelques Go, j'ai en effet été témoin des réponses données à une question qui engageait leur avenir : que veux-tu faire plus tard ? Sans exception, elles se voyaient dans des métiers « de femmes » : couture, coiffure, cuisine. Leur cheminement intérieur était entravé par le mimétisme intergénérationnel figé par les normes de genre. Elles se déstabilisaient vite face au qu'en-dira-t-on et aux rumeurs parfois ravageuses dans une société édifiée sur le paraître.

Renverser le destin

L'analyse victimaire des femmes n'est pas, à mon sens, la solution du combat contre les inégalités. À privilégier les « violences faites aux femmes », on en oublie les « violences des femmes ». « Un grand déni », disent Coline Cardi et Geneviève Pruvost (2012) qui fait apparaître les femmes comme d'éternelles enfants sous influence ou des monstres aux débordements pathologiques ; autrement dit, qui, par minoration ou par excès, les déresponsabilise de leurs actes. Françoise donne « à l'humanité trois millénaires pour changer de mentalité. » (FH, 2003, p. 74). Pronostic accablant !

La vision de chacun est modifiée par les objectifs qu'il utilise. Vissés sur une caméra, les grands-angles ou focales courtes donnent une perception large, comme celle de Françoise sur la domination masculine. Les focales longues permettent au contraire de voir de près des petits signes dont la plasticité permet de nuancer l'analyse de la soumission à cette domination. Toutes les distances focales sont nécessaires à la réalisation d'un film, qui, par ailleurs prendra force s'il est construit sur le paradoxe et sur l'imprévisibilité, l'incertitude des comportements humains, et non sur un sens univoque.

Les Go justement utilisent l'asservissement pour retourner leur situation. Quel que soit leur dégoût pour leurs activités, les filles qui offrent des passes ou volent des clients, n'ont plus à demander leur pitance à quiconque, ni même à leur *mari* qu'elles aident bien souvent. Avec leurs tenues provocantes et leurs cigarettes sur l'espace public, elles ont l'indécence des faibles qui exhibent leur volonté de se prendre en main. Elles refusent crânement les injonctions familiales, sociales, politiques et les cages où l'on contrôle les filles.

Si elles s'effraient de leur conquête de liberté, les Go n'y renoncent pratiquement jamais. Elles ne rentrent pas chez elles, même si elles s'aliènent le regard social, ou celui de Dieu qui les enverrait en enfer ! La famille métaphorique du ghetto (Latour, 2001 b) leur permet de se déprendre de leur propre parentèle, quitte à affronter les violences organiques de la rue liées aux acquis sans cesse annihilés et aux espoirs déçus. Elles sollicitent la loi invisible du hasard : pile ou face, la pièce ne reste jamais du même côté. Dans ces zones de marge, les temporalités sociales fragmentées rendent impossibles une domination ou une émancipation continue. Les faisceaux de compétences se redéfinissent sans cesse à travers d'autres rapports de force tout aussi constitutifs de leur vie que la domination masculine. C'est dans ce tissage complexe et présent que les femmes prennent leur place partout dans le monde de manière différente selon leurs habitudes culturelles et leurs parcours historiques. Avec plus ou moins de succès. Mais les hommes, tenants de pouvoirs divers, sont aujourd'hui obligés de laisser bien des places.

Françoise a pris une grande part dans le combat contre l'obscurantisme en permettant très tôt l'éveil d'une conscience formulée par des concepts pertinents et que l'on sent nécessaires au jour le

jour dans tous les milieux, même les plus éclairés. Son propre maître Lévi-Strauss s'est vigoureusement opposé à l'arrivée d'une femme à l'Académie française, en l'occurrence Marguerite Yourcenar. « Nous étions une tribu, dit-il, et nous étions menacés de disparaître en accueillant une femme parmi nous. » (LSC, 2015, cité dans *L'Express*). Je ne sais sous quelle latitude l'anthropologue des Bororo a connu des tribus d'hommes menacés par l'arrivée d'une femme ? Une femme homosexuelle déclarée et d'un âge certain qui plus est ! Décidément ce modèle est non seulement, « archaïque » mais surréaliste.

Françoise qui vient de s'éteindre nous manque déjà pour nous aider à poursuivre ce grand combat.

NOTES

1. Go veut dire « fille jeune ». En précisant, « ma go », on comprend qu'il s'agit de ma petite amie, ou « go de nuit », d'une prostituée, même si le plus souvent elles sont appelées *kpòklé* ou *djanjou*, substantifs injurieux.
2. Emmanuel Terray et moi allions début septembre passer un week-end à Bodélio, manoir breton de villégiature qui appartenait à Marc et Françoise.
3. Même si tout évolue assez vite, même si l'ordre de la loi petit à petit prend le dessus.
4. Effets spéciaux, faciles d'utilisation et bon marché.
5. D'ailleurs, en Seine-Saint-Denis son engagement citoyen en la matière a été reconnu : une école et un collège portent son nom.

BIBLIOGRAPHIE

- Augé, Marc, « Pour une anthropologie des mondes contemporains », Paris, éditions Aubier, 1994.
- , *La Traversée du Luxembourg*, Paris, Hachette, 1985.
- , *Un ethnologue dans le métro*, Paris, Hachette, 1986.
- , *Non lieux, introduction à une sur-modernité*, Paris, Le Seuil, 1992.
- , *L'Impossible Voyage. Le tourisme et ses images*, Paris, Payot & Rivages, 1997.
- Balandier, Georges, *Sociologie des Brazzavilles noires*, Presses de Sciences Po, 1955.
- Beaune (de), Sophie, « A Critical Analysis of the Evidence for Sexual Division of Tasks in the European Upper Paleolithic », chap 18. in F. L. Coolidge et L. Overmann (dir.), *Squeezing Minds from Stones*, Oxford University Press, 2018.
- Cardi, Coline et Pruvost, Geneviève, *Penser la violence des femmes*, Paris, La découverte, 2012.
- Héritier, Françoise, « Modèle dominant et usage du corps des femmes », Centre Roland-Barthes, conférence du 28 janvier 2003.
- , *Le Monde* du 4 novembre 2017.
- , *Hommes Femmes la construction de la différence*, Paris, éditions Le Pommier, 2005.
- , *Masculin / Féminin*, Paris, éditions Odile Jacob, 1996.
- , *Masculin / Féminin II*, Paris, éditions Odile Jacob, 2002.
- , *Le Sel de la vie*, Paris, éditions Odile Jacob, 2012.
- Lévi-Strauss, Claude, « Structures élémentaires de la parenté », Université Paris VII, Denis-Diderot, 1949.
- Lévi-Strauss, Claude, cité par Delphine Péras, *L'Express* du 1^{er} novembre 2005.
- Latour (de), Éliane, « Du ghetto au voyage clandestin : la métaphore héroïque », in *Autre Part*, n° 19, 9/2001, p. 154-176.
- , « Le ghetto : une métaphore familiale », in *Autre Part*, n° 18, 2/2001, p. 151-167.
- Latour (de), Éliane, 2017, elianedelatour.com
- Scola Ettore, 1974 « Nous nous sommes tant aimés », Prod. Dean Cinematografica Delta
<http://hypathie.blogspot.fr/2015/09/les-religions-contre-les-femmes-une.html>